

Conférence du 23 juin
Emergence du chien domestique et raciation
Sophie Licari

Cet exposé constituait une synthèse, dépassant les approximations et erreurs trop de fois reprises, mettant à la portée de tous les cynophiles les recherches génétiques, archéologiques, zoologiques, biologiques et évolutionnistes récentes en matière d'émergence du chien domestique, permettant de comprendre les puissants processus biologiques et culturels à l'œuvre. Étaient également présentées les principales étapes de la raciation canine, c'est-à-dire de l'histoire de la subdivision de l'espèce en types morphologiques différents (les morphotypes).

La domestication du loup

La génétique a apporté, à partir des années 1980, une preuve décisive de la filiation exclusive entre le loup et le chien. Elle a montré aussi qu'aucune sous-espèce de loup actuelle, y compris parmi les plus petites, n'est plus proche du chien qu'une autre. Les premiers vestiges osseux canins, présentant des différences morphométriques avec ceux du loup et datant pour les plus anciens de la fin du paléolithique supérieur (vers 12000 ans av. JC), ont été exhumés dans des régions du monde très éloignées les unes des autres, entre Europe, Asie occidentale, Asie Orientale, Amérique du Nord. Ils fournissent ainsi un argument phare à la thèse de la domestication multiple défendue par les zoologues. Les généticiens ont tenté de préciser, avec les ressources de leur discipline, les conditions, la chronologie et la géographie du processus de domestication du loup et d'émergence du chien. Mais les différentes interprétations des analyses génétiques, portant la plupart du temps sur l'ADN mitochondrial (transmis en lignage maternel et non soumis à recombinaison lors de la fécondation), se sont révélées contradictoires.

Le Dr Susan Crockford, reprenant les doutes émis par le Pr Ray Coppinger sur l'hypothèse jusque-là peu contestée d'une domestication volontaire du loup par l'homme, a bâti un nouveau modèle scientifique lumineux, permettant d'éclairer l'ensemble d'un processus se révélant évolutionniste et non intentionnel. De petits effectifs de loups, en différents endroits du monde, se sont domestiqués eux-mêmes (phase de protodomestication), lorsqu'une nouvelle niche écologique s'est ouverte pour eux suite à la sédentarisation des groupes humains à partir de la fin du paléolithique supérieur, où le climat s'est réchauffé à l'issue de la dernière glaciation. Ils sont entrés dans une relation inédite de commensalisme, isolés de l'habitat et du comportement habituels de leurs homologues sauvages. Le phénomène n'a pu concerner que les individus porteurs d'un profil thyroïdien de haute résistance au stress de la proximité humaine. Les modifications induites par la diffusion et la recombinaison, au sein de ces petits groupes de loups, de ce profil hormonal particulier, se sont portées sur les rythmes de développement et de croissance. Une preuve expérimentale majeure du processus, menée en Sibérie sur une population de renards argentés, en avait préalablement été apportée, sans qu'à l'époque on en comprenne vraiment les implications.

Les loups commensaux, soumis à une pression évolutive majeure, transformés par une juvénilité globale (appelée néoténie) de la morphologie et du comportement, ont en peu de générations généré le chien primitif. Il s'agit d'un processus irréversible, puisque les individus qui n'auraient pas supporté le commensalisme auraient quitté l'environnement anthropique pour rejoindre l'environnement sauvage. Ces modifications induites par le nouveau profil hormonal portant sur l'ontogénèse, le chien primitif arbore notamment une réduction de taille, de volume crânien, un raccourcissement du chanfrein, un rythme de reproduction différent. Ce sont ces animaux, auxquels les groupes humains s'étaient entre temps accommodés, qui ont pu être inclus dans une seconde phase de domestication et de mise en fonction volontaire. Les hommes de la préhistoire, comme l'atteste le croisement des données entre archéologie, anthropologie, mythologie, ont fourni à l'émergence de leur premier animal domestique, fréquemment inclus en contexte funéraire humain, une explication symbolique, le parant d'une aura sacrée et d'une fonction rituelle paraissant préexister à toute autre. Être hybride, mi-animal, mi-humain, le chien est un protecteur et un guide des morts comme des vivants, voire l'ancêtre mythologique de l'homme.

La raciation

Le morphotype primitif médioligne, de taille modeste, est le modèle sous lequel le chien primitif apparaît. C'est donc le premier morphotype ancestral. Il est mis en fonction pour le moins au mésolithique, (vers 6000-7000 avant JC), comme l'atteste l'iconographie. Il restera le modèle de base de l'espèce, lorsque la pression sélective exercée par ses utilisateurs restera faible. Son essence est la polyvalence rurale. Il restera le chien à tout faire des sociétés traditionnelles, des régions rurales des sociétés développées, et des chiens de rue et de village des pays émergents. C'est sur son modèle que s'est construit le chien de conduite des troupeaux.

Lorsque la pression sélective se fait plus forte, des différenciations accrues apparaissent. Les civilisations anciennes, à l'époque où au Proche Orient Ancien, se mettent en place des économies de production et non plus de subsistance, ont rationalisé l'utilisation du chien, afin d'optimiser son efficacité dans des fonctions différentes, chasse et protection. Certains pans du cheptel canin perdent ainsi leur polyvalence pour arborer des morphotypes spécialisés. La forme découle toujours de la fonction et d'un progrès dans la fonctionnalité.

Ces deux premiers morphotypes spécialisés ont été orientés dans des directions anatomiques opposées. Ils apparaissent tous deux au Proche et Moyen Orient ancien, dans un éventail temporel VI^e-IV^e millénaires avant J.C. Le morphotype graïoïde (le lévrier) est le spécialiste de la chasse à vue; sa morphologie, avec des proportions verticalement étirées, lui confèrent une vitesse accrue dans la poursuite des proies rapides. Le morphotype molossoïde, avec des proportions au contraire horizontalement élargies, est le modèle spécialisé de la protection des troupeaux et des biens; une version moins lourde est utilisée à la chasse aux gros animaux. La manipulation des schémas comportementaux innés du chien, appelés modèles moteurs, s'ajoute à la sélection morphologique afin d'améliorer sa fonctionnalité différenciée.

La sélection précynophile, utilitaire, opportuniste, empirique, menée principalement après reproduction, utilise la variabilité individuelle pour orienter la différenciation de l'espèce selon des besoins de plus en plus diversifiés. Elle ne crée rien par elle-même mais trie et oriente les possibilités du génome canin; elle modifie des apparences et non des structures fondamentales. Aux trois morphotypes ancestraux se joindront à partir de l'Antiquité le braccoïde, spécialiste du pistage hors vue, et le chien nain, miniaturisation des autres morphotypes pour la compagnie. Même si la raciation est alors utilitaire, le goût du beau chien n'est pas absent, le chien ayant été utilisé comme marqueur social de prestige. Mais la fonctionnalité, y compris celle de la compagnie, préside toujours à la différenciation de l'espèce. Aucune variété canine ne vit en outre dans l'isolement reproductif.

Mais à partir de la moitié du XIX^e siècle, les nations industrielles, à commencer par les Anglais, en relation avec leur contexte socio-historique, inventent la cynophilie moderne. Seule celle-ci donne tout son sens au concept de races. L'œuvre cynophile classifie, découpe le patrimoine canin en unités cohérentes du point de vue des apparences et des fonctions, pose entre elles des barrières sélectives étanches. Une vaste recombinaison s'opère alors : on fixe les caractéristiques admises pour chaque variété locale reconnue, tout en créant de nouvelles variétés. Mais beaucoup de caractéristiques secondaires, de sujets ruraux, porteurs d'un continuum d'apparence entre morphotypes différents, sont laissés de côtés; c'est le second goulet d'étranglement de l'espèce canine, le premier ayant été constitué par la spéciation entre le loup et le chien. Chaque race s'érige sur un petit nombre de reproducteurs. Parmi les critères raciaux désirés, s'intègrent de nouvelles considérations esthétiques, éloignées de toute fonctionnalité. Le resserrement progressif des variations admises conduit à une homogénéisation de chaque cheptel racial, tandis qu'on assiste à une démultiplication des apparences. La raciation cynophile est une radicalisation du processus de différenciation de l'espèce.

La raciation dans son ensemble n'est pas un phénomène linéaire. Au cours de l'histoire de l'espèce, bien des variétés et des populations canines ont pu s'éteindre, se diluer, renaître sous de nouvelles pressions sélectives. Il ne faut pas confondre filiation fonctionnelle, les morphotypes ancestraux ayant été perpétués parce qu'ils représentaient des formes nécessaires aux offices utilitaires confiées au chien, et filiation génétique. Des races millénaires, transmises jusqu'à l'époque moderne dans une sorte de cocon génétique, ne sont qu'une vue de l'esprit. Toute race

cynophile, y compris celles qui perpétuent les formes les plus anciennes des morphotypes ancestraux (telles que l'iconographie en témoigne), sont des constructions récentes issues de choix en partie et forcément arbitraires. Le chien est notre création, notre auxiliaire et compagnon quotidien depuis environ 15000 ans. Il est pur émergence, pur produit des sociétés humaines. Nul autre animal, y compris les grands signes, nos plus proches cousins du règne animal, ne sait mieux décoder nos signaux de communication. Il n'est pas une anomalie dont il faudrait à présent se défier, comme l'implique de nos jours en différents pays un arsenal législatif réducteur et contraignant.

Copyright Sophie Licari